Steven G. Marks, ***The Information Nexus: Global Capitalism from the Renaissance to the Present.*** Cambridge: **Cambridge University Press**, 2016. xiv + 250pp., Notes, index. Tissu; ISBN 978-1-107-10868-4 £ 54.99, Papier; ISBN 978-1-107-51963-3 19,99 £.

Steven Marks, professeur d'histoire à l'université de Clemson et auteur de *The Information Nexus: Global Capitalism from the Renaissance to the Present*, a entrepris ce qui n'est sûrement pas la plus simple des recherches: «remettre en question tout ce que nous pensions savoir» sur le capitalisme . Cette approche courageuse est, à mon avis, la clé de l'attrait du livre et de ses nombreux atouts, mais aussi, en même temps, la raison de sa thèse globale peu convaincante.

Le livre s'ouvre sur une démonstration de certaines des façons dont le terme «capitalisme» a été discuté, appliqué et compris depuis sa création au milieu du XIXe siècle. L'argument est que peu de dénominateurs communs peuvent être trouvés en comparant les nombreux environnements culturels, linguistiques et politiques dans lesquels le capitalisme s'est manifesté. En d'autres termes, si l'on pense que le capitalisme peut être défini selon certaines croyances dominantes sur l'accumulation du capital, la propriété privée ou la recherche du profit, Marks démontre qu'aucun de ces concepts ne peut être considéré comme unique aux systèmes capitalistes. élément avec lequel on peut comprendre son essence fondamentale.

Et alors, à quoi sert le capitalisme? La réponse de Marks, comme on peut le deviner du titre du livre, est qu'il s'agit de la capacité de rassembler «le lien d'information» qui est «le réseau dense de recherche et de génération d'informations résultant d'un accès facile à un ensemble de évolution des technologies de l'information, de la communication et des transports ", (x). Bref, Marks affirme que la capacité de maintenir un flux d'informations adéquat (au niveau des individus, des entreprises et des États) dans les environnements d'information en constante évolution de la modernité est le véritable secret du succès du capitalisme en tant que système économique unique. les diverses expériences socio-économiques de l'histoire moderne. Pour prouver ce point, Marks propose à ses lecteurs un tour éblouissant des inventions technologiques qui ont façonné les vies humaines au cours des 500 dernières années et la façon dont elles ont été appliquées dans le «lien d'information», avec ses capacités croissantes de espaces de croissance, à une vitesse toujours croissante et avec une meilleure clarté des messages. Il est important de noter que Marks effectue cette tâche avec un style d'écriture clair, concis et très lisible.

Venant du domaine des études de l'information, je partage l'enthousiasme et la conviction de Marks selon lesquels l'exploration des comportements, des institutions et des technologies liés à l'information peut grandement améliorer notre capacité à comprendre les structures sociales passées et présentes. En ce sens, j'ai trouvé que ce livre était une lecture éclairante et je le recommande aux historiens d'affaires qui pourraient trouver dans ses pages beaucoup d'indices sur les infrastructures de

technologie de l'information qui ont aidé certaines entreprises et industries à prospérer - ou à échouer - lieux et heures. De plus, le cadre conceptuel offert par ce livre peut aider à clarifier certains des effets sociaux créés par le recours à certaines technologies de l'information, effets qui ne sont pas toujours facilement visibles - et parfois intentionnellement cachés - du public.

Pourtant, quelque chose dans l'ampleur de la thèse de Marks sur la relation entre le capitalisme et «le lien de l'information» me semble effusion. En plus d'une suspicion naturelle de toute explication qui tente de résoudre des problèmes complexes avec une seule clé "magique", il semble aussi que le terme "lien d'information" souffre du même vague que Marks assigne si brillamment au terme capitalisme dans la première partie. du livre, un flou qui empêche la possibilité de le présenter comme une explication convaincante à la question à laquelle il tente de répondre. Et d'ailleurs, y a-t-il une interaction humaine qui ne fasse pas partie d'un «lien d'information»? Pouvons-nous diviser en toute confiance les «flux d'information» en fonction des systèmes économiques dans lesquels ils se déroulent? Ne savons-nous pas que plus de liberté et d'accès à l'information, de même que des technologies de communication «plus rapides» ou «améliorées» ne correspondent pas toujours à de meilleurs comportements économiques - ou du moins plus rationnels -? Où situons-nous des actes délibérés de désinformation et de désinformation (ou le «capitaliste», information interne) dans le nexus? Et même si l'on adopte la thèse du livre basée sur des preuves historiques, peut-elle encore être appliquée à notre propre, aujourd'hui? Le capital actuel dépend-il encore de la fluidité de l'information en tant que moteur de la croissance, ou bien l'abondance des données brutes et les capacités d'analyse automatique transforment-elles aussi la valeur de l'information en marchandise? Je ne suis pas sûr que de telles questions puissent être résolues, mais elles servent à montrer certaines des difficultés qui surgissent lorsqu'on essaie d'appliquer «l'information» comme une construction théorique radicale.

Plus important encore, il est de notoriété publique que tout autour de nous se déroule une profonde «révolution de l'information». Si nous convenons que le devoir des historiens est d'examiner le passé par un engagement envers le présent et l'avenir des sociétés dans lesquelles ils vivent, alors le Nexus de l'information remplit clairement ce devoir et, en tant que tel, peut être considéré comme opportun et contribution bien méritée à la bibliothèque d'histoire économique.

Amir Lavie
Université de Toronto